

Résumé

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Résumé traditionnel

De nombreux concours proposent une épreuve de contraction de texte, soit en exercice seul, soit en complément d'autres exercices d'expression française. Elle ne présente pas de difficulté majeure si on en maîtrise les différentes modalités. Elle requiert un entraînement régulier, tout au long de l'année, le danger résidant en effet dans le sentiment de maîtriser les techniques de l'exercice et de ne plus voir l'utilité de poursuivre les entraînements.

Le résumé a pour but de restituer la pensée d'un auteur de manière plus concise, en respectant l'ordre des arguments énoncés. Il convient donc :

- de supprimer « l'habillage » de l'argument essentiel ;
- de tendre vers la généralité, l'abstraction de l'idée ;
- d'exprimer brièvement l'idée.

Ce qu'il ne faut pas faire :

- prendre des extraits du texte, les juxtaposer pour recréer un autre texte, plus court ;
- faire des citations ;
- calquer la syntaxe du texte ;
- conserver l'essentiel du vocabulaire du texte.

▶ Étape n° 1

L'examen du paratexte est une bonne façon de débiter l'étude du texte. La première idée que laisse un texte, l'impression préalable est souvent un précieux indicateur de son sens.

Il convient d'observer :

- son titre ;
- le nom de son auteur ;
- le titre de l'ouvrage ;
- le titre de la partie ou du chapitre (cela permet aussi de mieux situer sa place dans l'ouvrage ; un texte situé en fin d'ouvrage n'aura pas les mêmes visées qu'un texte de démarrage) ;
- la date de parution (il est parfois essentiel pour la compréhension du texte de pouvoir le situer dans un contexte historique) ; la disposition du texte (texte aéré ou « tout d'un bloc », nombre de paragraphes, taille de ceux-ci, ponctuation...) sont aussi de précieux indices.

REMARQUE

Attention à ne pas surcharger le texte d'étude. En utilisant des couleurs claires, en soulignant finement, on gardera le texte parfaitement lisible et on évitera ainsi toute perte de temps.

Étape n° 2

Faire une lecture globale. Les annotations viendront ensuite. À la fin de cette première lecture on doit pouvoir formuler :

- le sujet général du texte ;
- le but poursuivi par l'auteur ;
- les arguments pour y parvenir.

Étape n° 3

Relire le texte, posément, crayon en main. On peut établir un système de légendes, comme pour une carte : les liens logiques en bleu, les exemples encadrés, les mots clés soulignés, etc. Il faut un repérage très visuel, parfaitement au point. Mettez-le en œuvre dès le début de l'année, il vous fera gagner un temps précieux le jour de l'épreuve et la capacité à maîtriser le temps est précisément l'un des éléments du test.

Les liens logiques (quand ils existent) vont marquer les différentes étapes de l'argumentation. Ils sont de natures diverses : adverbes, conjonctions, temps verbaux, verbes déclaratifs, etc. Il faut les mettre en évidence. Si les marqueurs logiques ne sont pas apparents, il faudra aller chercher dans le corps des phrases des indicateurs : système temporel, ponctuation, glissement logique d'une idée à une autre (ici ce sera la cohérence de la pensée qui devra être perçue). Il faut reconstituer l'ossature de l'intérieur. Repérez une idée, numérotez-la. Arrivé à l'idée suivante, cherchez l'argument, l'exemple qui a permis de passer de l'une à l'autre. Faites un schéma. Il suffira de rajouter ensuite les connecteurs qui manquent.

Les idées importantes (marquées parfois par la récurrence de certains mots ou expressions) sont à souligner, à numéroter. S'il y a répétition d'une idée dans un texte, l'identifier par le même numéro évitera des redites, souvent inacceptables dans un exercice de contraction.

Les exemples doivent être la plupart du temps séparés du corps de l'argumentation. Présents en général comme supports illustratifs d'une idée ils seront à éliminer du texte final. Attention malgré tout à ne pas supprimer un « exemple » qui est la base de l'idée développée. Sa suppression serait alors illogique et pourrait rendre votre production confuse. Le but est d'aboutir à un texte cohérent qui se tient.

Étape n° 4

On peut alors passer au premier « test ». Une expérience intéressante consiste à cacher le texte initial et à tenter de rédiger le résumé, puis de comparer le texte produit au texte d'origine. Si les arguments essentiels sont présents, dans le bon ordre, la préparation a été efficace. Cela présente aussi l'avantage d'écrire sans avoir la tentation de se référer aux phrases originales et de recopier les structures syntaxiques et lexicales de l'auteur. S'il subsiste beaucoup d'erreurs, une relecture du texte est nécessaire. Sans doute la logique argumentative a-t-elle échappé aux lectures précédentes.

Étape n° 5

Le texte de base est rédigé. Une relecture s'impose. Viennent alors les corrections stylistiques, l'affinement des nuances de vocabulaire (l'utilisation d'un dictionnaire des synonymes en entraînement permet d'élargir la gamme de ses expressions), la présentation en paragraphes, le nombre de mots. Trop long, des idées secondaires ont sans doute été inutilement reprises ; trop court, des éléments importants pour la bonne compréhension de l'argumentation ont été omis. Tout est question d'équilibre.

Étape n° 6

Si les conditions de l'exercice le permettent - par exemple quand plusieurs productions sont demandées durant la même épreuve - on peut laisser de côté un certain temps le résumé produit et y revenir un peu plus tard pour avoir une vision plus objective, moins « à chaud ». C'est une tâche ardue que de juger son propre travail avec un recul suffisant. Aussi pendant la période d'entraînement on ne peut que conseiller de pratiquer cette mise en perspective des textes produits en les relisant le lendemain par exemple. Un bon test consiste à donner à lire vos productions à des personnes n'ayant pas eu connaissance du texte original. Si elles comprennent le sens de vos écrits, les tenants et les aboutissants de la pensée que vous avez cherché à reproduire, c'est encourageant. Sinon il faut repérer ce qui ne fonctionne pas. Manque-t-il des éléments essentiels, est-ce l'expression qui fait obstacle à la bonne intelligence du texte ? Il est nécessaire de réexaminer toutes les étapes du processus.

Ces conseils théoriques peuvent sembler difficiles à suivre. Quand on a une heure pour lire et comprendre un texte, puis rédiger un résumé dans une syntaxe correcte, on peut légitimement objecter que le temps va manquer. Et pourtant l'objectif est réalisable. Mais cela exige rigueur, concentration et une grande régularité d'entraînement. Le résumé est un exercice essentiellement technique, et cette technique s'acquiert par la répétition. Choisissez des textes de longueurs différentes, argumentatifs, polémiques, de réflexion scientifique, littéraires. Entraînez-vous sur des supports variés. Faites des résumés au quart, au tiers, en cinq lignes, confrontez-vous à des situations différentes. Vous en tirerez une plus grande sûreté de réalisation et une confiance en vous-même fondamentale dans ce type d'épreuve.

S'ENTRAÎNER

Exercices

Exercice n° 1 : épreuve sur texte (Bordeaux, 2011)

Résumez le texte suivant au quart de sa longueur, soit un résumé d'environ 145 mots (à plus ou moins 10 %).

La vie est, au fond, un long et passionnant éveil, une mise au monde permanente de nous-mêmes. Parce qu'on remet sans cesse l'ouvrage sur le métier : on naît et on fait naître successivement l'enfant, l'adolescent, l'adulte, l'homme ou la femme mûrs, puis le sage en nous. Ce livre est issu d'une expérience. Nous avons eu le privilège de co-animer un séminaire de trois jours, en Dordogne, sur le thème « vieillir, mûrir, accomplir ». Il nous a semblé que nos contemporains manquaient de repères pour vivre leur vie au-delà de sa phase ascendante, active, performante. Celle que l'on appelle « la première moitié de la vie ». Beaucoup de personnes traversent une sorte de dépression au moment du passage à la retraite. Cette dépression est sans doute naturelle, car elle est le témoin d'une crise - la crise du mitan de la vie. Mais traverser cette crise ne va pas de soi dans un monde qui valorise exclusivement la jeunesse et l'individualisme. Comment accepter de vieillir lorsqu'on vous incite de toutes les manières possibles à rester jeune et performant ? Quel sens donner à ces longues années à venir, puisqu'on nous promet une longévité sans pareille dans l'histoire ? Si nous n'y prenons

garde, nous pouvons laisser cette dépression s'installer, et finalement perdre le goût d'avancer et de vivre, dans un monde où vieillir est synonyme d'échec, d'exclusion et de déchéance. Certains d'entre nous décideront même peut-être d'écourter leur vie, pour ne pas avoir à subir les outrages du temps.

Les participants à notre séminaire avaient entre quarante et soixante-dix ans. Leur point commun était qu'ils n'avaient pas envie de subir passivement cette avancée en âge. Ils voulaient réfléchir à une autre manière de vivre, de rester désirants, après avoir réalisé les objectifs de la première partie de la vie. C'est pourquoi nous avons suivi ce cheminement naturel autour de trois questions : comment apprivoiser d'abord la vieillesse, nommer les peurs dont elle est l'objet, pour les dépasser et retrouver confiance dans les forces vitales qui nous portent ? Comment approfondir ensuite ce que l'on est, prendre de la densité en plongeant dans son intériorité ? Comment enfin accomplir sa vie, et transmettre aux générations qui suivent le goût de la vivre pleinement et d'en explorer le sens ? Questions auxquelles nous avons tenté de répondre, mêlant l'expérience de la vie et la pensée philosophique.

L'image de la vie comme œuvre s'est ainsi imposée à nous. Une vie pleinement vécue jusqu'à son terme, travaillée, mûrie, ciselée par les pertes et les lâcher prise, traversée du souffle de la vie intérieure, est comparable à une œuvre d'art. Dans l'élaboration de cette œuvre, tout compte, la fin comme le commencement. Et chaque étape nous invite à mûrir encore, à descendre dans les profondeurs de notre être, et à devenir de plus en plus conscients. L'accomplissement d'une vie se prépare très en amont. Il y a des prises de conscience qui arrivent malheureusement trop tard. Le dialogue avec les hommes et les femmes qui ont suivi notre séminaire nous a confirmés dans cette conviction : plus on réalise tôt que la vie même est une œuvre, mieux on vit la mutation de l'âge. Et on a plus de chances de vivre une expérience heureuse en vieillissant. Car l'idée même d'une œuvre à accomplir maintient éternellement jeune.

Marie de Hennezel, Bertrand Vergely, *Une vie pour se mettre au monde.*

CORRIGÉ

Exercice n° 1

La vie est une création sans cesse renouvelée de soi de l'enfance à la vieillesse. Dans le cadre d'un séminaire portant sur l'accomplissement de soi à l'interruption de la vie active, il est apparu que les individus semblaient démunis pour aborder sereinement le passage à la retraite et vivaient une crise dépressive. Ce phénomène suit la logique du discours actuel célébrant jeunesse et performance à tout prix. Il faut parvenir à donner une signification à cette seconde partie de vie sous peine de sombrer dans le découragement, voire la tentation de mettre fin à son existence. Il est nécessaire de s'accorder avec la vieillesse, bien se connaître et encourager nos descendants à accomplir leur vie à leur tour. La vie est une construction sur le long terme : une prise de conscience précoce est primordiale pour une bonne gestion de l'avancée de l'âge.

Se projeter dans une œuvre en perpétuelle évolution nous garde jeunes.

(159 mots)

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Résumé sur texte lu ou entendu

Deux concours proposent un type de résumé dont les modalités diffèrent sensiblement du principe habituel.

▶ À Tours

Un texte assez court est lu deux fois consécutives aux candidats, qui ont la possibilité de prendre des notes. Il convient donc d'être concentré sur la lecture car la rétention d'information auditive diffère quelque peu de la rétention visuelle.

La première lecture doit vous permettre de saisir le fil conducteur du texte, sa logique argumentative.

- Quel est le sujet ?
- Quel est le but de l'auteur ?
- Quel est l'aboutissement du raisonnement ?

La seconde lecture va permettre d'affiner cette perception globale du texte.

L'auteur part d'un postulat : énoncez-le.

Notez les termes d'articulation logique que vous entendez (mais, au contraire, auparavant...); notez les mots clés, les expressions originales.

L'exercice dure une heure en tout.

▶ À Besançon

Un texte de plusieurs pages est remis aux candidats pendant une durée d'un quart d'heure sans qu'il soit autorisé de prendre des notes. Ensuite, le texte est relevé et les candidats doivent rédiger le résumé de ce texte. L'exercice dure environ 45 minutes.

S'ENTRAÎNER

Exercices

Exercice n° 1

Résumez ce texte en 116 mots ($\pm 10\%$) (Tours, 2011).

L'Unesco, [...] à l'automne 1998, par sa « déclaration de Monaco » a mis en garde solennellement les États sur la nécessité de protéger la vie privée et d'empêcher la diffusion de n'importe quelle information. Mais c'est encore insuffisant. Le verrou mental à faire sauter est le suivant : admettre que, du point de vue de la liberté et de la démocratie, un accès direct à l'information, autant pour la fourniture que l'utilisation, sans contrôle, sans intermédiaire, ne constitue pas un progrès pour la démocratie, mais au contraire une régression et une menace. Il n'y a pas de rapport entre accès direct et démocratie. La démocratie est au contraire liée à l'existence d'intermédiaires de qualité.

Si, pendant deux siècles, l'idéal de l'information a été de produire et de diffuser le plus vite possible une information, directement accessible par le public, sans les intermédiaires qui

étaient autant de censures, la réalité d'aujourd'hui est systématiquement inverse. Il faut réintroduire les intermédiaires pour vérifier la fourniture et l'utilisation de l'information, car les capacités techniques sont telles que des millions d'informations peuvent être fournies et demandées sans aucun contrôle. L'absence de contrôle, qui fut un objectif démocratique à atteindre pendant des siècles parce qu'il s'agissait de se débarrasser des multiples censures, devient aujourd'hui une des principales menaces, parce que la logique dominante s'est inversée. Si l'on veut sauver la liberté d'information, il faut, au plus vite, admettre qu'elle doit, dans un univers saturé d'informations, être protégée, filtrée, par des intermédiaires qui garantissent cet idéal. Autrement dit, ce qui est important à préserver, c'est l'idéal démocratique de l'information, et si hier, dans un contexte politique donné, cet idéal passait par la suppression des intermédiaires, aujourd'hui, dans un univers où tout est information, il passe au contraire par le rétablissement d'intermédiaires qui sont les garants d'une certaine philosophie de communication.

Le plus important est sans doute la rupture de cette équation du crédo libéral qui, depuis deux siècles, veut que le progrès implique un accroissement de la liberté individuelle. Aujourd'hui, le progrès des systèmes de communication remet en cause cette équation, non seulement parce que les nouveaux médias risquent d'accentuer la solitude, mais aussi parce qu'ils peuvent renforcer la hiérarchie sociale et porter atteinte aux libertés fondamentales telles qu'elles sont défendues dans les pays démocratiques.

Denis Wolton, *Internet et après*, 2006.

Exercice n° 2

Résumez ce texte en 300 mots ($\pm 10\%$) (Besançon, 2011).

Combien d'entre nous si, jeunesse retrouvée, ils pouvaient choisir une carrière, ne proclameraient-ils pas : « Je serai biologiste ! ». Les conquêtes de la biologie contemporaine ne surpassent pourtant pas à tel point celles des autres sciences de la nature, physique ou chimie. Mais ce qui s'est produit depuis une trentaine d'années en biologie touche plus immédiatement notre condition humaine. Fût-ce en profanes, nous sentons confusément que les problèmes de la vie et de la pensée se rejoignent et rejoignent ensemble ceux de la vie en société ; et donc que les réponses aux questions que le sociologue et l'ethnologue se posent sur la culture dépendent, en grande partie, de celles que l'étude de la nature inspire au biologiste.

La biologie contemporaine se situe à une sorte de confluent où convergent avec ses propres problèmes ceux des sciences physiques et ceux des sciences humaines. Raison pour laquelle, mieux que celles-ci et celles-là, la biologie illustre dans ses développements récents un ensemble d'attitudes intellectuelles dont on ne prétendra pas que, communes aux sciences véritables et celles qui n'en ont que le nom, elles débouchent sur des conclusions définitives, mais qui sont caractéristiques d'un état présent de la pensée humaine, et probablement aussi, de certaines de ses constantes.

Ce sont ces attitudes intellectuelles que décrit, analyse et discute le beau livre de François Jacob en cent trente pages incroyablement denses mais d'une densité qui ne met jamais à l'épreuve la patience ou l'attention du lecteur, tant une vie consacrée à l'étude et à la recherche dans une discipline particulière a incorporé celle-ci, si l'on ose dire, à la personne de l'auteur. Les problèmes posés, les résultats présentés s'enchaînent et s'articulent avec une si magistrale aisance qu'ils donnent au lecteur une impression de fluidité, rythmée naturellement par l'ample respiration du texte.

► Prise dans son acception la plus large, la réflexion scientifique moderne semble adopter ensemble deux points de vue difficilement conciliables. Pendant longtemps, elle avait prétendu fusionner les exigences de la raison et les données de l'expérience. Derrière la diversité des espèces ou des formes de la vie sociale, elle voulait discerner un ordre. L'idée d'une évolution régulièrement orientée dans le sens d'une meilleure adaptation en offrait, croyait-on, la clé. Cette illusion, selon laquelle une logique sous-tendrait et expliquerait le devenir, se dissipe aujourd'hui : d'un côté, nous enregistrons une histoire dépourvue de nécessité interne au point que même il aurait pu ne pas y avoir d'histoire du tout, auquel cas rien n'existerait. Comme le rappelle opportunément François Jacob, pour la physique contemporaine « *l'univers lui-même et les éléments qui le composent ont une histoire* » – on pourrait même dire, sont une histoire, dont la nécessité apparaît d'autant moins démontrable qu'elle fut et demeurera unique. Cela est encore plus vrai en biologie ; comme le souligne aussi Jacob, « *les êtres vivants sont, en fait, des structures historiques* ».

Mais, d'un autre côté, ce donné historique privé de rationalité apparaît comme l'effet d'une suite de choix qui, au cours des temps, se seraient produits entre d'autres histoires également possibles. Dans tous les domaines du savoir, des efforts parallèles pour atteindre et saisir des structures élémentaires – particules et quarks du physicien, codons et nucléotides du linguiste – aboutissent à la même constatation : ces constituants sont en nombre fini, et bien plus petit que celui des objets d'expérience qui ne peuvent donc résulter que de leur combinaison. En outre, le nombre des combinaisons et permutations possibles entre ces éléments excède infiniment celles que l'histoire a fait passer à l'existence réelle. On a donc, d'un côté, une table de possibles simultanément présents en droit, comme ils pourraient l'être dans l'entendement divin, dont le calcul logique, parfois même mathématique, permettrait théoriquement (et, dans divers cas, permet effectivement) de dresser la liste ; de l'autre, une réalisation empirique de certains parmi ces possibles, sans qu'on puisse démontrer qu'elle était plus nécessaire que d'autres, elles aussi possibles et qui pourtant n'ont pas eu lieu.

Les philosophes reconnaîtront sans peine cette problématique : c'est celle de la pensée leibnizienne. Elle retrouve aujourd'hui un éclat longtemps obscurci par la tradition cartésienne, qui, par son dualisme, imprégnait encore la pensée de Jacques Monod. Mais, au temps de Leibniz, la biologie balbutiait, et le livre de François Jacob tire sa force de s'appuyer sur une discipline en pleine possession de ses moyens, capable de remplacer les spéculations philosophiques par des hypothèses vérifiables et des résultats concrets.

Non que la métaphysique ne continue d'y dresser ses pièges : les abus d'un néodarwinisme philosophique, illustrés surtout par la sociobiologie, font simplement jouer à la sélection naturelle et à l'adaptation le rôle jadis attribué par Leibniz au principe de raison suffisante, et qui lui attira – François Jacob le rappelle – les sarcasmes de Voltaire.

En vérité, ce n'est pas seulement la science qu'a rendue possible le mythe judéo-chrétien d'« un univers ordonné créé par un Dieu qui reste hors de la nature et la gouverne par des lois accessibles à la raison humaine » mais aussi les excès de certains fanatiques d'un nouveau « meilleur des mondes », convaincus que les processus évolutifs sont toujours rationnels et qu'une orientation semblable à celle que l'homme assigne à ses propres actions les explique. Pour s'en convaincre, il suffit de mettre en parallèle la thèse selon laquelle le moindre comportement d'une espèce, déterminé par son héritage génétique, offrirait un avantage sélectif (...) que telle espèce animale semble éviter l'inceste et que telle autre le pratique ; mais, si c'était le contraire, on trouverait des raisons aussi péremptoires pour l'expliquer et la théorie dite « neutraliste » de l'évolution, défendue par Motoo Kimura : si moderne que soit l'appareil mathématique qui l'étaye, elle reste dans le droit-fil de l'ancienne philosophie japonaise que son restaurateur au XVIII^e siècle, Motoori Norinaga, opposa au néoconfucianisme officiel en proclamant que « le respect de la nature implique qu'on laisse les choses suivre leur cours, sans

les emprisonner dans un système d'idées conçues par l'homme ». Belle leçon de sagesse pour les tenants de l'adaptation inclusive !

Le livre de François Jacob a pour titre *Le Jeu des possibles*, et l'on voit que le mot jeu peut être pris dans ses deux acceptions principales. Entre le monde des possibles et le monde de l'expérience, entre les possibles eux-mêmes, il y a du jeu : écart, flottement que l'investigation scientifique cherche à réduire. Et il est vrai aussi que, dans un autre sens, les possibles entrent en concurrence et jouent les uns contre les autres : comme disait déjà Leibniz, « *tous les possibles tendent à exister* », mais quelques-uns seulement y parviennent.

La nouveauté et l'originalité de François Jacob (bien pour convaincre, soit dit en passant, que la philosophie ne peut aujourd'hui se revigorer qu'en se mettant à l'écoute de la science), c'est précisément de montrer *comment les choses se passent* : la nature n'agit pas en vertu d'un principe de raison suffisante arbitrant du dehors le conflit de la logique et de l'expérience et qui renverrait inévitablement à une transcendance mais, tout au contraire, à mi-chemin entre ces extrêmes, en travaillant de bric et de broc. Tout le deuxième chapitre, intitulé « le bricolage de l'évolution », offre des exemples fascinants « *des bizarreries, des solutions étranges qu'un dieu raisonnable n'aurait jamais utilisées* », et qui se caractérisent au cours de l'évolution par « *la réutilisation constante du vieux pour faire du neuf* » : telle la fabrication progressive du poumon à partir d'un morceau d'œsophage. Les molécules entrant dans la composition des êtres vivants résultent d'un choix parmi les interactions des atomes ; les cellules, d'un choix restreint parmi les objets de la chimie ; les espèces n'ont réussi à subsister qu'au nombre de quelques millions seulement parmi les cinq cents millions au moins qui ont occupé la Terre et qui ne furent elles-mêmes qu'un échantillon d'espèces possibles.

L'anatomie moléculaire, d'apparition récente, élargit encore les perspectives ouvertes par l'anatomie comparée, car on sait aujourd'hui que le degré de différence entre les séquences des acides aminés concourant à la formation d'une même protéine dans plusieurs espèces correspond à la distance qui sépare celles-ci sur l'arbre de l'évolution. C'est ainsi que la protéine dite cytochrome c, qui remplit une fonction identique dans le métabolisme de tous les êtres vivants, étudiée en ses trois dimensions chez plusieurs micro-organismes, permet de comprendre comment a pu se faire le passage entre les différents moyens inventés par l'évolution pour produire de l'énergie : de la fermentation à la photosynthèse et de celle-ci à la respiration. En ce cas, la consommation par l'organisme de ses réserves de glucose avec production d'acide lactique, qui s'apparente au premier type, constituerait chez l'homme une sorte de métabolisme archaïque préservé par l'évolution comme un recours, et qui serait avec la respiration dans un rapport offrant une certaine analogie avec celui du rhinencéphale et du néocortex, dont la coexistence illustre bien, selon François Jacob, le genre de bricolage à quoi s'applique la nature, « *un peu comme l'installation d'un moteur à réaction sur une vieille charrette à cheval. Rien d'étonnant s'il arrive des accidents* ».

Des philosophes s'interrogeront peut-être sur l'avantage qu'il y a, pour comprendre la finalité des êtres vivants, à remplacer une nature travaillant sur le mode de l'ingénieur (on eût dit autrefois : un dieu architecte) par une nature bricoleuse. Si « la probabilité de voir une protéine fonctionnelle se former de novo, par association au hasard d'acides aminés, est pratiquement zéro », ainsi que le pense François Jacob, comment, dans un lointain passé, des protéines fonctionnelles purent-elles se former sans que leur probabilité fût plus grande ? François Jacob insiste particulièrement sur le fait que la seule logique maîtrisée par les biologistes est une dimension : la séquence linéaire du message génétique, alors que la molécule et la cellule possèdent trois dimensions (et même quatre, si l'on fait intervenir leur comportement dans le temps), où se trouve sans doute le secret de la différenciation cellulaire, c'est-à-dire la construction des êtres vivants sur laquelle nous ne savons pratiquement rien. Un autre grand biologiste, G.G. Simpson, disait que l'ADN n'est pas le secret de la vie mais que la vie est le

secret de l'ADN. Avec une modestie admirable, François Jacob reconnaît de son côté : « Il n'est pas sûr qu'on puisse jamais savoir comment d'un univers inerte ont émergé des êtres vivants ». Ce qui frappe, en effet, tout d'abord dans ce livre, c'est sa mesure. S'étant assigné pour but idéal « une théorie de l'évolution qui soit vraiment libre de préjugés idéologiques », un des plus grands maîtres de la science contemporaine ne craint pas d'adopter une attitude pleine de compréhension et de sympathie à l'égard du mythe ; il relève tout ce que la pensée mythique et la pensée scientifique ont en commun et où résident exactement leurs différences, dans des termes auxquels peuvent acquiescer ceux d'entre nous qui s'efforcent de réhabiliter les mythes par rapport à la pensée rationnelle. François Jacob se plaît même à narrer par le menu un mythe grec pour introduire des considérations hautement scientifiques sur le vieillissement et faire comprendre comment la catégorie de temps, apparue chez les êtres vivants au cours de l'évolution, a rendu possible l'intelligence en tant qu'aptitude à concevoir et à inventer l'avenir. C'est l'objet du troisième chapitre, dans lequel, discutant les problèmes aigus (et combien idéologiques) soulevés par la sociobiologie, il refuse de choisir entre ce qu'il appelle de façon imagée « la théorie de la bande magnétique » et celle « du disque du phonographe », en montrant que leur affrontement n'a pas de sens. À ceux qui se posent en contempteurs de la science, et qui invoquent parfois à l'appui le danger des manipulations génétiques, il explique non moins sobrement que, si le XVII^e siècle a prouvé que la raison est nécessaire et si le XVIII^e l'a crue à tort suffisante, il ne s'ensuit pas que, « sous prétexte que la raison n'est pas suffisante, elle n'est pas non plus nécessaire ». Au sujet des manipulations génétiques, « leurs dangers, remarque-t-il, ne dépassent pas ce qu'on maîtrise depuis longtemps avec la manipulation des bactéries et des virus pathogènes ». Enfin, pour ce qui est de la science, « les massacres de l'Histoire sont plus le fait de prêtres et d'hommes politiques que de scientifiques. » Mais, dans ce texte si riche sous un petit volume, l'auteur ne se révèle pas seulement, tout à la fois, savant et moraliste. [...] Ce qui fait de la biologie une science exemplaire, c'est bien, en raison de la place centrale qu'elle occupe dans le tableau général des connaissances, cette incitation à ne rien laisser échapper de ce qui peut faire mieux comprendre l'homme, permettant, et même imposant aux plus grands parmi les siens, d'incessants allers et retours entre le possible et le réel, la logique et l'expérience, l'intelligible et le sensible, l'art et la vie.

Claude Lévi-Strauss, La biologie, science exemplaire, le Nouvel Observateur, Hors-série, novembre-décembre 2009

CORRIGÉS

Exercice n° 1

Le monde, alerté du caractère primordial de la confidentialité des données personnelles, doit prendre conscience que ce libre accès à l'information est un recul de la démocratie. Des filtres sont en effet nécessaires pour garantir la notion même de démocratie. Pour cela on doit dépasser cette aspiration à l'information non contrôlée et établir un système de tri et de protection de sa diffusion.

Il existe un hiatus entre la revendication bi-séculaire d'une liberté sans cesse plus grande et les nouvelles technologies de l'information qui bouleversent ce concept. Elles risquent d'accentuer les inégalités, ce qui va à l'encontre de l'idéologie démocratique.

(109 mots)

Exercice n° 2

Les progrès réalisés en biologie depuis une trentaine d'années suscitent un vif intérêt pour cette discipline. Elle se situe à l'intersection des sciences fondamentales et des sciences humaines qui posent, elles aussi, un certain nombre d'interrogations révélatrices de la pensée humaine mais pas de façon aussi étroite et intime. Les sciences permettent aujourd'hui de comprendre le monde et ses phénomènes. La biologie, plus particulièrement, en relation avec la sociologie, offre éclairages et réflexions sur le mode de fonctionnement de l'univers.

L'ouvrage de François Jacob illustre ces positionnements avec clarté et fluidité. La science a, de tout temps, cherché une explication rationnelle, logique à l'organisation de la vie en confrontant ses réflexions philosophiques et ses observations concrètes. Mais ce principe d'une évolution adaptative est un leurre. Il existe en effet de nombreuses situations dont les potentialités se réalisent et d'autres non. Elles sont l'histoire des phénomènes, sans justification ni explication logique.

À partir de ces possibles ont été élaborées de nouvelles hypothèses. Dans *Le Jeu des possibles*, François Jacob décrit une nature qui réconcilierait réalité et potentialités mais sans dogmatisme. Au-delà de sa dimension créatrice, la nature est vue comme une « arrangeuse », une rectificatrice qui tente d'améliorer, voire de réparer. Jacob ne rejette pas le mythe mais établit des liens entre science et symbolique. Il défend les résultats de la recherche souvent moins dangereux que les décisions des politiques et des religieux.

La biologie tient un rôle fondamental dans notre compréhension de l'humain et du monde en établissant une corrélation entre le tangible et les possibles, une tension entre le raisonnement et l'empirisme.

(273 mots)